

## COMPTE RENDU

Jean-Pierre Boulé, *Abdellah Taïa, La mélancolie et le cri*, Presses Universitaires de Lyon, coll. A (etc.), 2020.

---

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 14 (1), 2020, p. 173-175

DOI: [doi.org/10.18352/relief.1077](https://doi.org/10.18352/relief.1077)

ISSN: 1873-5045 – URL: [www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

This article is published under a CC-BY 4.0 license

---

Depuis 2000 et la parution de son premier livre, *Mon Maroc* (2000), Abdellah Taïa a construit un œuvre qui lui ressemble. En même temps fort et sensible, politique et mélancolique, il retrace le parcours de son auteur – celui d’un enfant pauvre, né dans le quartier de Hay Salam, à Salé, à côté de Rabat – et celui de personnages qui, comme lui, ont connu l’humiliation, l’exclusion et le désir de révolte. Jean-Pierre Boulé, dont on a pu lire et apprécier les travaux sur Jean-Paul Sartre, Serge Doubrovsky ou Hervé Guibert, nous propose ici un essai qui se penche, pour la première fois, sur l’ensemble du travail de l’écrivain-cinéaste.

### Une méthode

Pour ce faire, le critique adopte une méthode chronologique – comme il l’avait déjà fait dans son essai *Hervé Guibert. L’entreprise de l’écriture du moi* (L’Harmattan, 2001) – méthode qui lui permet de mettre en lumière le cheminement et l’évolution d’une écriture et de montrer comment les textes de l’écrivain se répondent et se construisent les uns par rapport aux autres. Ainsi, il en vient, comme l’indique le titre, à distinguer deux mouvements dans l’ensemble de l’œuvre de Taïa. Le premier, mélancolique et nostalgique, explore sur le mode autofictionnel l’enfance, la famille et l’environnement de narrateurs qui se confondent souvent avec l’auteur. Le second, poussé comme un cri, révèle un « engagement politique » et une « démarche engagée » (33). Boulé considère tout autant les romans de l’auteur que des textes plus brefs, publiés en France ou à l’étranger, ainsi que le paratexte auctorial constitué notamment de nombreux entretiens donnés par l’écrivain (quels qu’en soient les supports) mais aussi des articles d’opinion publiés dans la presse. Dans le travail de recherche minutieux opéré par le critique, rien n’est négligé (il sollicite aussi parfois des *posts* de l’auteur sur les réseaux sociaux) et les rapprochements entre ces

différentes sources, auxquelles s'ajoutent des éléments biographiques, révèlent sa volonté de procéder à une « 'biotextualité' où vie et texte s'entrecroisent, se nouent et se dénouent, pour mieux être transcendés par l'écriture et où le corps s'inscrit au fil des pages. » (35) Sa lecture se veut par ailleurs originale par rapport aux travaux publiés sur Taïa puisqu'elle souhaite se distinguer des approches postcoloniales ou *queer* déjà existantes pour privilégier une analyse centrée sur le texte et « fondée sur la psychanalyse de façon à déconstruire des écrits [...] » (36).

### **De la mélancolie au cri**

Les tout premiers textes de Taïa sont empreints d'un regard nostalgique ou d'une « mélancolie joyeuse » (68) sur l'enfance et sur le Maroc. Écrits juste après son départ pour la Suisse, ces textes évoquent les différents membres de sa famille – sa mère M'Barka, son père Mohammed, ses frères, sœurs et tantes –, les lieux qui lui sont chers – Hay Salam, Salé, le fleuve Bouregreg, Rabat –, les moments heureux ou tristes, tous cherchant à figer, à fixer dans la mémoire cette image de son pays d'origine alors qu'il commence à se confronter à la réalité européenne. Ainsi, comme le note le critique, « l'écriture offre une forme de résistance politique à la (néo-)colonisation par l'Occident. » (72) C'est à partir de *L'Armée du salut* (2006) et d'*Une mélancolie arabe* (2008), textes dans lesquels s'affirme l'homosexualité de l'écrivain, que commence à s'inscrire dans son travail la mélancolie entendue comme « conséquence d'une perte dont on n'a pas fait le deuil » (92) : perte d'un temps révolu, d'une innocence, d'une certaine candeur et prise de conscience de ce qui se joue au niveau social et politique dans son pays.

Les romans *Le Jour du roi* (2010), *Infidèles* (2012) et *Un pays pour mourir* (2015) constituent une trilogie qui ouvre l'écriture à la pratique de la polyphonie. Les nombreux personnages que contiennent ces textes s'éloignent du « je » autobiographique mais en constituent des *alter ego* ou des frères fictionnels. Boulé analyse justement, en se référant souvent aux travaux de la psychanalyste Mélanie Klein, comment ces livres manifestent la notion de deuil – deuil de la mère qui traverse la vie de l'auteur, deuil de l'enfance, du pays natal, de la langue arabe... –, mais font aussi apparaître un travail de réparation, de « réconciliation » (162) de l'auteur avec ses parents ainsi qu'avec sa propre identité.

Le caractère engagé de l'écrivain est analysé à travers les articles, interviews ou *posts* dont Abdellah Taïa est l'auteur. Rappelons qu'il est le premier écrivain marocain à avoir publiquement dévoilé son homosexualité. Son engagement en faveur des libertés individuelles est un « aspect fondamental de son

œuvre », nous dit le critique, précisant qu'il s'est toujours agi pour l'écrivain de « faire entendre la voix des faibles, des humbles, des affamés et des sans-voix » (243). Le film qu'il a réalisé en 2013 à partir de son propre roman, *L'Armée du salut*, participe lui aussi du « message politique » que Taïa construit depuis plusieurs années, en dépeignant et dénonçant « une société aux prises avec l'oppression » (207).

La portée politique est de nouveau présente dans les deux derniers romans publiés à ce jour par l'auteur, *Celui qui est digne d'être aimé* (2017) et *La vie lente* (2019). Ils donnent, dans des formes et constructions intéressantes (roman épistolaire pour le premier, « architecture arachnéenne » (273) pour le second) une place accrue aux thèmes du colonialisme, néo-colonialisme (par la langue, le sexe ou l'amour) ou encore de la France post-attentats, mais pour autant n'abandonnent pas les motifs du deuil, de la réconciliation ou de la mélancolie qui irisent les dernières productions de l'auteur. Il s'y dessine toujours l'ombre d'un « je » autobiographique qui se dit à demi-mots et qui tente, par la colère, de dénouer « une blessure du vide, une crise métaphysique » (299). Boulé repère ici encore des liens pertinents entre le parcours des personnages (Ahmed, Lahbib, Malika, Mounir) et la vie de l'auteur que favorise l'approche psychanalytique qui est la sienne.

### **Un livre somme**

Jean-Pierre Boulé offre avec son étude une entrée des plus complètes et rigoureuses dans l'univers de l'écrivain marocain. De manière méthodique et précise, il parcourt une œuvre exigeante et dense qui s'est construite et se construit toujours au-delà des seules frontières romanesques de ses livres et se développe dans et à travers ses nombreuses prises de parole. Certains pourraient reprocher à l'étude un certain « sainte-beuvisme » dans le va-et-vient proposé par le critique entre la vie et l'œuvre de l'auteur, l'analyse ne laissant pas pleinement parler les textes pour et par eux-mêmes. Cependant, c'est un parti pris de la part de Boulé qui repose d'ailleurs sur les interventions d'Abdellah Taïa qui nous invite souvent à une telle lecture. Et ce parti pris est convaincant tant il donne au lecteur des clés de lecture et des pistes d'analyse. On trouvera enfin dans les annexes trois récits inédits de l'écrivain ainsi qu'un entretien réalisé par le critique et qui porte, justement, sur la création littéraire et la manière dont se construit l'écriture de Taïa. Un retour à l'auteur qui ne rend le retour au texte que plus savoureux.

Arnaud Genon